

Risque-tout

My Name is Joe, Ken Loach

Gilles Marsolais

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24159ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1998). Review of [Risque-tout / *My Name is Joe*, Ken Loach]. *24 images*, (93-94), 46–46.

RISQUE-TOUT

PAR GILLES MARSOLAIS

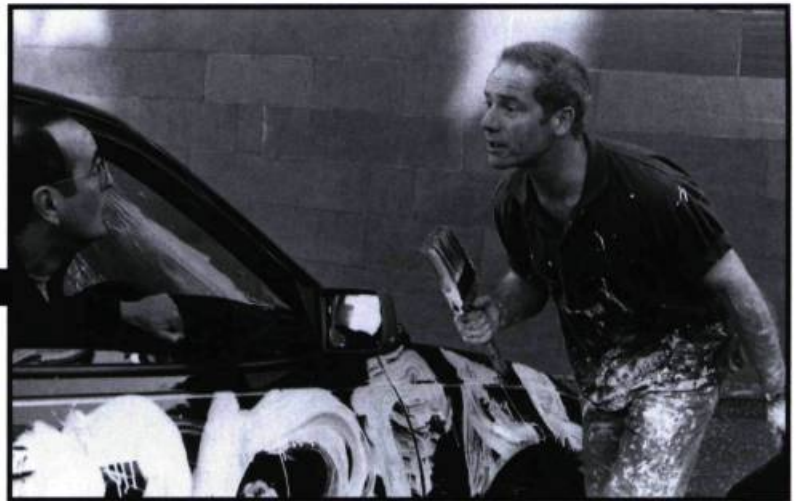
MY NAME IS JOE ■ Ken Loach

Voilà un film qui de prime abord semble fonctionner de façon un peu facile et paresseuse sur un ensemble de recettes déjà connues, dont une histoire simple et convenue: la rencontre de Joe, alcoolique repentant, avec Sarah, une travailleuse sociale dévouée à son travail, qui après quelques malentendus finiront par tomber amoureux l'un de l'autre. Imaginez un instant que ce canevas, qui correspond au contenu, passe dans les rouages d'une maison de production hollywoodienne avant d'être mis en boîte par un tâcheron de la côte Ouest. Il en résulterait une horreur oscarisable, engluée dans une musique sirupeuse, classée et politiquement correcte sous toutes ses coutures afin que le film puisse être projeté dans les avions à des voyageurs somnolents après l'avoir été sur quelque grand réseau de télévision à une heure d'écoute familiale...

L'art n'a rien à voir avec les bons sentiments, surtout s'ils sont programmés par un bataillon de «logues» (socio, psycho, crimino, etc.) à des fins de propagande ou dans une perspective mercantile. Par contre, quand le cinéma relève de l'art, il peut fort bien composer avec la noblesse de sentiments de ses personnages, comme Ken Loach nous le prouve dans ce film admirable qu'est *My Name Is Joe*, dont les mérites risquent même de passer inaperçus tellement tout semble y couler de source. Or, cette apparente facilité relève d'un grand art et elle suppose une méthode de réalisation qui n'a rien à voir avec Hollywood.

Selon cette méthode propre à Ken Loach, non seulement le film a-t-il été tourné en continuité, surtout à Glasgow, mais les acteurs, professionnels ou non, ont découvert le scénario au fur et à mesure du tournage (ils auraient même été surpris par la fin du récit). Cette approche non traditionnelle qui nous rend ses personnages et ses films si proches, parce qu'ils sont palpitants de vie, c'est-à-dire parce qu'on y perçoit le plaisir du tournage avec sa part de risque, suppose bien sûr que Ken Loach prépare d'abord ses acteurs, qu'il les conditionne, de telle sorte qu'une fois sur les lieux de tournage (plutôt que sur le plateau habituel) il n'a pas tant à les diriger qu'à les laisser aller en fonction de cet acquis.

La réussite de ce film repose en bonne partie sur la présence et l'énergie de Peter Mullan, qu'on a déjà vu dans *Riff Raff* (1991), dont c'est le septième rôle au cinéma et pour lequel il a reçu le prix, mérité, d'interprétation masculine. D'entrée de jeu, il rend son personnage attachant, sans que Ken Loach n'ait à recourir à de lourds artifices pour intéresser le spectateur. On perçoit fort bien la vulnérabilité dissimulée sous la carapace de ce chômeur qui canalise son agressivité en s'occupant d'une équipe de football minable de Glasgow — dont les joueurs ont aussi leur lot de problèmes — ainsi que



Peter Mullan (à droite).

son insécurité dans sa relation en dents de scie avec Sarah. Point n'est besoin d'un long développement sur la perte d'estime de soi qui accompagne sa condition, lui dont la seule richesse se résume à son nom, il la vit.

L'univers de Ken Loach dans la lignée de *Riff Raff* et de *Raining Stones*, avec ses personnages qui luttent pour sortir de leur condition marginale, est aisément identifiable. On pourrait même craindre, ou croire, qu'il cède ici à la facilité à travers la mise en application paresseuse d'une recette éprouvée tout juste propre à restituer une variante un peu trop schématique d'un sujet maintes fois parcouru. En réalité, *My Name Is Joe* procède de l'intérieur même à un changement important. Par la description d'un milieu social, on assiste à l'itinéraire d'une rédemption, souvent menacée comme il se doit, et qui n'est finalement rendue possible et réalisée qu'au prix du sacrifice de l'un des protagonistes qui le payera de sa vie. De l'humour, et même de l'histoire d'amour, on passe donc carrément à la tragédie.

Cinéaste classé «réaliste», Ken Loach permet de toucher du doigt une réalité dissimulée par un système bureaucratique, lui-même de plus en plus décalé de cette réalité, celle de la vie dite marginale (mais en marge de quoi, en fonction de quelles normes abstraites?) avec son système D et ses petits boulots au noir, ainsi que ses problèmes incidents de drogue et de violence, réalité qui rattrape de plus en plus de gens et qui est en train de dessiner lentement mais sûrement le nouveau visage de l'Occident. Le cinéma de Loach suppose, bien sûr, un travail d'enquête préalable auprès des travailleurs sociaux et autres spécialistes, mais il approche cette dure réalité avec subtilité en misant sur l'émotion, générée ici par un humour écossais féroce (les sous-titres s'imposent!), et, sur le plan du dispositif cinématographique, avec un art consommé qui a l'élégance de se faire oublier. ■

MY NAME IS JOE

Grande-Bretagne 1998. Ré.: Ken Loach. Scé. et dial.: Paul Laverty. Ph.: Barry Ackroyd. Mont.: Jonathan Morris. Son: Ray Beckett. Int.: Peter Mullan, Louise Goodall, Gary Lewis, David McKay, Anne-Marie Kennedy, Lorraine McIntosh. 105 minutes. Couleur.